Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1999)

Heft: 121

Buchbesprechung: Arrêt sur livres

Autor: Germain, Anne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

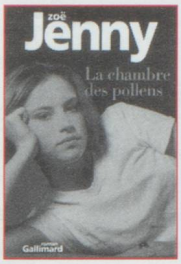
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dans la forêt la mort s'amuse

L'écriture est une musique. Un livre, un opéra sans notes. Peut-être pourrions-nous appliquer ces termes au livre de Rose-Marie Pagnard qui vit et écrit en Suisse mais édite son joli livre rose dans la collection *Un endroit où aller* chez Actes Sud. L'auteur écrit : « *Je ferai quelque chose que personne d'autre n'a réussi, avec l'eau, la nuit et la musique des mots et avec ma mère enfant, et avec l'absence de mon père* ». L'ouvrage n'est pas vraiment... rose puisqu'il raconte la déchirure de l'absence, celle d'un père « maître de musique » qui déplore chez lui haut et fort que sa petite fille soit nulle en musique et que cela lui brise les ailes. Ce qui ne l'empêche pas de s'en aller vivre au loin, laissant Klare (l'héroïne) à son destin d'enfant sans mère et de père fantôme. Ce fantôme reviendra un jour fatigué et malade, fou pour tout dire ou presque, hanté par ses souvenirs et toujours fou de... musique. Une sorte de magie agite les pages où une grande forêt sert de musique de fond, « *avec ses petites feuilles muettes buvant tranquillement le soleil* ». On songe à ce qu'écrivait l'auteur (journaliste et critique) à propos d'un autre écrivain suisse, Anne-Lise Grobety : « *Pistes embrouillées, strates de vie et de création presque indissociables. Savoir où la littérature commence ? Très souvent dans un état mental et émotionnel créé par la musique* ». Rose-Marie et Anne-Lise seraient-elles jumelles ? Toutes deux semblent avoir appliqué à leur écriture créative cette musique qui « *plane entre l'esprit et la matière* », selon Heinrich Heine.

Une nouvelle Suissesse chez Gallimard

Traduit de l'allemand, ce roman bien mince hélas, ne raconte pas une histoire mais le désert mental d'une jeune fille qui traîne d'abord sa vie d'enfant quasi abandonnée, écartelée entre le père et la mère divorcés. Par la suite, cette vie insipide se déroule à Bâle, où vit l'auteur et dans une Italie stéréotypée. Le pay-



sage intérieur ne change guère d'un pays à l'autre. Il se raconte en petites phrases monotones sur le quotidien mais il passe à la moulinette tout ce qui pourrait représenter l'humanisme d'antan pour en faire une cendre insipide : la famille, l'amour, les sentiments, la morale, les repères traditionnels, tout est mitraillé en touches souvent amères, précises et dures qui donnent une tonalité d'écriture plate et ennuyeuse comme une machine à coudre, ou plutôt à découdre. C'est triste et répétitif. C'est laid partout, le sexe n'existe pas, on n'étudie pas, on ne travaille pas, on lit encore moins, la musique se borne à un violoncelle - que l'on manie par obligation. Les héros grimacent « *comme les personnages méchants des dessins animés* ». La narratrice frôle le sida, couche sans s'en apercevoir, avorte les jambes écartées comme tout le monde. Elle rencontre une autre fille avec qui elle raconte vouloir aller dans la lune. Ensemble, elles ne parlent ni de « ménage », ni de PACS mais se rongent les ongles en regardant *Apocalypse Now* ou des petits jeux électroniques au bruit énervant de criquets. On pousse les vieillards à l'asile et l'on espère bien hériter d'eux quand ils seront morts. Cela donne froid, c'est le moins que l'on puisse lire. Le livre s'achève quand l'héroïne s'assoit sur un banc dans une vilaine banlieue pour regarder « *la neige tomber sur le sol, une de ces neiges qui ne tient pas assez pour former une couche blanche...* ». Attendons qu'un événement décisif survienne pour interrompre ce dénouement en queue de poisson, par exemple, un suicide ? Sur la neige enfin blanche ? Ce serait dans ce goût littéraire du jour, ennuyeux comme la pluie.

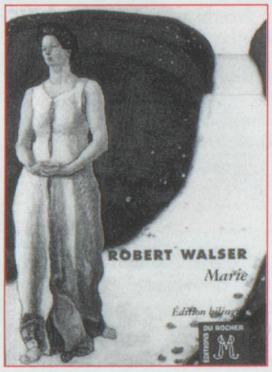
La Chambre des pollens, de Zoë Jenny, traduit de l'allemand par Nicole Roche

Marie,

de Robert Walser

Editions du Rocher

La belle idée est la formule bilingue de ce texte traduit de l'allemand, écrit en français par le Suisse Robert Walser (1870-1956). Poète marginal, Walser est mort à l'asile, pauvre et oublié. Il fut pourtant un écrivain reconnu par Robert Musil et Franz Kafka. Il n'écrivit que trois romans qui parurent à Berlin, puis se consacra à ses « petites proses » parmi lesquelles on remarque ce texte désinvolte et facétieux, d'écriture originale, où les montagnes et les forêts alémaniques déploient leur poésie tandis que des personnages insolites y apparaissent curieusement. Cette femme en effet, Marie, l'étrangère, à qui, sans préparation, le conteur fait une déclaration d'amour enflammé. « *Tout ce qui dérange, nuit, inquiète, était comme banni à jamais, avait comme disparu* ». Ce bonheur indicible est dû à ce personnage inattendu, une jeune paysanne qui doit habiter un village dans la vallée mais séjourne



de préférence dans la forêt, dort sur un tapis de mousse au sein d'une parfaite retraite sylvestre. Elle déclare : « *Je n'avais jamais peur de rien. Les gens se mirent à m'éviter, comme si j'étais un spectre, mais je n'ai jamais perdu mon calme et ne le perdrai jamais. Ici, dans les bois, je me sens bien. Les gens, je ne les aime pas* ». Une aventure éphémère mais inoubliable que l'auteur ne fait qu'effleurer dans un rêve magique, plutôt cruel et dans une langue parfois... approximative. Mais il s'agit peut-être ici de la traduction ?

Anne Germain